

Le nouveau visage de mes États-Unis : le retour du passé

par John Drendel

Je suis né dans une ville qui n'existe que dans la mémoire que j'en garde parce que mon pays d'Amérique est un pays sans histoire. Certes, chaque petit Américain va apprendre à l'école les mythes fondateurs — George Washington a confondu les Britanniques, Abraham Lincoln a libéré les esclaves, et Martin Luther King a mené les « negroes » à la terre promise de l'égalité civique. Mais ces personnages et les Américains de leurs temps jouent sur un écran du passé où la guerre du Viet Nam côtoie le *Boston Tea Party* dans un cinéma aussi exotique et imaginaire que *Camelot*, le royaume du roi Arthur. La vie quotidienne ne porte pas les rides du passé. Il est un monde très différent de celui de l'Europe ou du Québec où l'actualité politique et sociale est débattue dans un discours où le « je me souviens » est un constant acteur. Il n'est que dans le sud, la région la plus traditionnelle, la moins urbanisée et la plus conservatrice qu'un totem de l'histoire comme le drapeau de Dixie peut avoir encore une force provocatrice. Ainsi le sénateur Jeff Sessions d'Alabama rappelait spontanément dans un débat parlementaire son « parent tué par Abraham Lincoln au Antietam » (une célèbre bataille de la Guerre de Sécession). Dans une autre région que le sud, une telle remarque dans la bouche d'un politicien laisserait les électeurs perplexes parce qu'on y vit les tensions de race et de classe au jour le jour, sans jamais réfléchir sur l'esclavage, les violences de la Guerre de Sécession ou sur l'ère de la ségrégation légale. C'est probablement mieux ainsi, par ailleurs : la mémoire, comme encodage culturel, impose des rancunes et des préjugés au nom d'un irrédentisme sté-

rile qui, pour les Américains, est la marque des sociétés européennes industrielles et des pays sous-développés, bloqués dans les tenailles de leurs traditions et de leurs haines ancestrales.

Nulle part cette amnésie historique n'est plus développée que dans le pays de ma naissance, le Nevada. Cet immense paysage de hautes plaines et de montagnes incarne à lui seul le changement. Depuis des décennies il connaît le plus fort taux d'accroissement démographique de tous les États américains. Cela réfléchit en partie une courbe qui part de très bas : la population a chuté dans les années 20 lorsque les filons d'argent, qui ont fait la richesse du Comstock au 19^e siècle, s'épuisèrent ; il y a toujours bien plus de *ghosttowns* que d'agglomérations vivantes au Nevada. L'État où je suis né en 1952 avait une population de 161 000 personnes ; la population actuelle est dix fois plus importante. Or, en dépit de ses horizons si larges, le Nevada est un État très urbanisé ; cette explosion démographique a surtout lieu dans les comtés de Clark et de Washoe, les villes et banlieues de Las Vegas et Reno. Ce sont des villes à la fois d'attraction et de répulsion ; l'immigration est responsable pour deux tiers de l'accroissement de la population, mais les nouveaux arrivants remplacent en fait les gens qui repartent à peine moins nombreux ; pour trois résidents qui arrivent à Las Vegas, il y en a un qui quitte la ville et l'État. Ce développement soutenu depuis 50 ans cache ainsi un balayage intense de gens, balayage qui est en continuité avec l'ancien cycle de « *boom and bust* » dans les camps miniers des années 1860-1920. La population se renouvelle constamment à la fois dans les écoles, où les familles hispaniques placent une nombreuse progéniture, et dans les *suburbs-roulottes* peuplées de retraités. On y naît, on y vit, on y meurt, mais on n'y reste pas. D'où un cortège important de problèmes sociaux qui accompagnent cette population de vagabonds : le Nevada mène le peloton aux États-Unis sur une liste étonnante de maux : suicide des jeunes et des vieux, mortalité infantile,

grossesses adolescentes, décrochage scolaire, maladies infectieuses, etc. Le journaliste Dennis Myers, éditeur du *Reno News and Review* a remarqué que l'État qui ressemble le plus au Nevada dans ces statistiques de la misère est la Louisiane. Or la Louisiane est vraisemblablement l'État dont l'identité est la plus accrochée à son passé et où les communautés humaines sont les mieux enracinées – au moins avant Katrina. C'est aux antipodes de cette plateforme d'errants plantés dans le haut désert. La Louisiane, avec une métropole importante comme la Nouvelle Orléans, une économie diversifiée entre le pétrole, le tourisme, l'agriculture et l'activité portuaire sur le Mississippi, est une région où la pauvreté de son importante population noire (et d'une partie importante de ses Blancs) est la cause essentielle des maux. Le Nevada, par contre, est dominé par une industrie, le tourisme, qui emploie des milliers de nouveaux venus avec des salaires relativement élevés ; ce n'est pas le moindre des paradoxes, dans cet État migratoire, que les boulots les plus humbles dans les hôtels et casinos soient largement syndicalisés ; les mains qui lavent la vaisselle et font des lits gagnent de bons salaires. Selon le recensement de 2005, le taux de pauvreté au Nevada concerne autour de 10 % de la population, nettement moins que la moyenne des États (14 %) et très en dessous du 20 % des habitants de la Louisiane qui vivent dans la pauvreté. D'où l'impression que les maux sociaux au Nevada relèvent non pas de la misère matérielle comme en Louisiane mais plutôt d'un désarroi psychique créé par l'instabilité et l'errance.

Or le passé prend sa revanche, sournoisement, au Nevada, comme dans tous ces États de l'Ouest qui, bien qu'à un degré moindre que le Nevada, participent de la *spirit of the frontier*, la « mentalité de la frontière » qui fait que, à chaque génération, on réinvente la vie parce que le lien organique avec la génération précédente n'existe plus. Un nouveau groupe d'émigrants, les Hispaniques, apportent leur mémoire et leurs traditions en même temps que leur langue.

Ils sont nouveaux parce que, au contraire de la Californie, l'Arizona ou le Nouveau-Mexique, l'appartenance du Nevada à l'empire d'Espagne n'était guère marquée que par le nom, « Neigeux », donné à ce territoire ; s'il y avait le moindre habitant d'origine européenne avant 1850, on ne le connaît pas. Mais les Hispaniques sont des « anciens » de la région d'une autre manière. Comme l'a remarqué le journaliste et écrivain californien Richard Rodriguez dans *Hunger of Memory*, les gueules des *wetbacks* trahissent une ironie de l'histoire : ces visages d'« Hispaniques » qui déferlent à travers la terre *del Norte* ont les traits des *indios*, ceux-là mêmes qu'on pensait avoir décimés par la maladie et l'épuisement au siècle des *westerns*, en cantonnant leurs débris dans les réserves aussi isolées que pauvres. Or la terre du Nevada ressuscite ses disparus. En 2005 un habitant sur cinq à Las Vegas était d'origine hispanique, c'est-à-dire en fait d'origine indienne, et ce chiffre a probablement augmenté depuis. Dans les campagnes, sur les *ranches*, le terme « hispanique » ne veut même plus rien dire du tout, puisqu'un nombre croissant de travailleurs agricoles venus d'Amérique latine parlent des langues autochtones, comme le Quechua des Péruviens qui suivent les troupeaux sur les sentiers de la transhumance entre les *playas* du désert et les cimes de la Sierra Nevada. Il y a un retour de l'Amérindien sur les lieux qui l'ont décimé.

Dire que les gens n'ont pas d'histoire est faux, bien entendu, faux partout et toujours. Mais ignorer son histoire ne relève pas toujours d'un choix. Les habitants de l'État dont la raison d'être est la mutation constante vivent dans le fleuve d'Héraclite. Ce fleuve a emporté le Reno de mon enfance, englouti comme l'Atlantide sous les vagues successives des démolitions, et rebâti deux fois depuis 1960. Je n'y connais plus personne en dehors de ma famille. Les visages sur un cliché de ma promotion de l'école primaire ont été emportés par le vent. Pourquoi les gens comme moi, nés au Nevada, partent-ils ? Pour moi il s'agissait d'enseigner l'histoire et il

n'y avait pas de boulot ; pour ma sœur et son mari, la Californie à côté offrait davantage de possibilités d'emploi. Pour les autres, il faut penser que le pouvoir d'attraction de la famille et les lieux de mémoire restaient moins forts qu'une occasion à saisir ailleurs. Encore une fois, la comparaison est saisissante avec la Louisiane où les gens, même très pauvres, s'amarrent à leurs communautés enracinées, littéralement contre vents et (raz de) marées. Le caractère communautaire, au Nevada, est dessiné par ses derniers arrivés et parmi eux, par ceux qui s'accrochent le mieux pour résister aux vagues. Certes je connais les Mormons et les Basques dans ces ranches loin des affiches-néons, et ces filles irlandaises des mineurs d'Elko et Ely, dans les résidences de vieux, qui se souviennent d'un Nevada avant Céline Dion et le Cirque de Soleil. Mais la plus durable des mémoires est celle qu'affichent les derniers arrivés. On les a vus dans les manifestations des dernières semaines avec leurs poussettes remplies de rejetons portant les étendards du Mexique ou d'El Salvador. Ils irritent parce qu'ils déploient une identité forte ; pire, il s'agit d'une identité étrangère affichée avec une fierté ressentie comme insolente. Ils n'ont pas le sentiment d'être des étrangers ou de ne pas parler l'« américain ». Leurs mailles familiales, par-delà la frontière du Mexique, tissent des réseaux de parenté très forts ; ils comblent les églises et les bancs d'école vidés des Fogartys, Walshs et Giudicis de mon enfance. Est-ce que leur version du rêve américain s'y ancrera plus fermement que celle des vieux qui viennent au Nevada pour y mourir ? Il est peut-être trop tôt pour le savoir, mais le bureau de recensement américain prévoit que 30 % de la population de Las Vegas seront d'origine hispanique dans 5 ans. Dans cette terre promise des casinos que font vivre par trois roulements de 8 heures les familles des portiers et des serveuses, les gens du sud remplissent le vacuum d'une histoire qui, seule, les reconnaît comme Américains.